

Venise m'empourpre



Sandra Levy

« Voilà les grands. Voilà les peintres. Les Vénitiens. »

Cézanne à Joachim Gasquet

Le début est un lieu, et ce lieu fait briller une lumière, et ce lieu c'est Venise.

Et c'est là, c'est forcément là, devant la Vierge Rouge du Titien, que j'ai basculé définitivement, comme si j'avais fait un bond de plusieurs milliers de kilomètres vers le début – un bond en arrière. Il allait me propulser vers l'avant, comme le mouvement de l'élastique sur la fronde. Cet élan forcé – ce recul –, rien ne m'y a introduit. Ça a claqué aussi sec et brutalement qu'un choc. J'ai complètement déchanté devant ce que j'ignorais, et qui allait opérer sur moi comme un sauvetage.

J'ai mal réagi.

Février. Venise pour la première fois. Jeune, ignorante et amoureuse, je sautille. J'ai dix-huit ans. Je suis ici avec l'homme que j'aime. Nous avons quitté la France le soir ; nous avons pris le train de nuit.

À l'aube, Venise nous est apparue recouverte de brume. On ne voyait presque rien. Le ciel était bas et humide ; la ville avait bâti ses fondations sur un nuage. Et c'était éclatant. Le paysage avait l'air de glisser au ralenti dans le calme.

Le brouillard a duré quatre jours, le temps de notre passage, rendant la peinture que j'allais découvrir encore plus éblouissante.

Des restes de confettis parsemaient les rues. Des pois bleus, verts, rose, orange, entre les dallages. Nous avons évité le pire : le Carnaval.

Nous marchons à l'aveugle, à pas serrés. Je foule le sol vénitien pour la première fois, étonnée de poser mes pieds sur la terre ferme. Je croyais qu'à Venise, on flottait, qu'il n'y avait pas de trottoir. J'étais déçue : les gens ne marchaient pas sur l'eau. Dans mes rêveries, Venise relevait du miracle.

Ici, je croyais tout possible.

Tout, sauf ce qui m'est arrivée.

Les illuminations, par effet de contraste avec ce temps incertain, surgissent ailleurs que dans les rues labyrinthiques de Venise. Elles pointent et scintillent dans les églises.

Ce jour-là, nous sommes aux Frari. Il fait froid, il fait très froid. Tout est si grand, si vaste et glacial autour de nous que quelque chose nous arrache immédiatement à la pensée : ici, on prie tout de suite, qu'on le veuille, ou non. On avance doucement, de peur de réveiller les morts ou d'être surpris par l'un d'eux. Toutes mes attentes, toutes mes espérances remontent dans le silence, avec la consistance d'un acier cinglant. Une phrase insistante s'installe en moi à mesure que j'avance dans la Basilique : je suis juive. Elle envahit ma tête.

Arrivés au bout de nos pas, au fond du chœur, quelque chose brûle comme une éternité ; c'est elle, l'éclatante rouge, la flamme du soleil. Son nom ? La Vierge rouge. Une femme ultime qui va devenir ma rivale. Son créateur ? Le Titien.

Tu t'arrêtes net. Tu es venu ici uniquement pour elle. Elle brûle si fort qu'elle t'attire fatalement dans ses plis incandescents. Elle embrase l'espace, sa chaleur transperce le froid, t'embarque et se dépose sur tes joues d'amoureux soudain illuminé... Tu jouis, et je ne sais pas ce que c'est.

Je te regarde la regarder, immédiatement je comprends que je ne suis pas prête pour l'or du ciel. Je comprends qu'à partir de maintenant, nous serons trois, toi, moi et elle, jusqu'à la fin. Elle s'abat au milieu de

nous. Elle, ou l'autre nom de la peinture. Il va falloir composer avec ce nouveau théorème, chercher des combinaisons, évaluer les risques. Désormais trois, trinité étrange et suspecte, trinité invivable et dangereuse. C'était limpide, quelqu'un était en trop, c'était moi – la peinture m'écrasait. Le tableau me diluait, j'étais anéantie dans sa beauté, dans son pouvoir d'engloutissement positif.

Elle voulait m'avaler puis me recracher neuve, nettoyée, comme après une marche méditative. Elle m'offrait un corps nouveau recouvert d'un voile d'or. Mais si la peinture est une invitation à l'incarnation, alors je n'étais pas prête.

Augustin l'était en revanche, et ça m'affaiblissait. La peinture l'avait choisi, il s'y était introduit et il y vivait – il y vivait si bien, me semblait-il.

En l'observant lui, je devinais sous les couches de gris, rouge, ocre et autres éblouissants pigments du tableau, la dissimulation d'un accès définitif et sûr à l'existence.

Devant cette *Assomption* du Titien, le sortilège s'était produit.

Je saisissais que la vie se passait là, cela relevait d'une folie qui m'arrachait au reste, d'une capture irréversible qui allait modifier ma vie.

On s'approche un peu plus d'elle... Elle est pour toi. Elle embrase l'espace, elle diffuse sa chaleur de sainte sur ton corps crispé par le froid. Ses rayons se déposent sur tes joues d'amoureux transi. Je te regarde la regarder, et ça m'énerve – c'est trop tôt, c'est trop nouveau. Je ne suis pas assez.

Toute entière offerte dans sa victoire, je ne sais pas te voir ; je te trouve obscène et impudique. Tu jouis trop à mon goût, et je ne sais pas jouir. Tu triomphes, montes, éjacules.

Tu t'envoies dans les cieux dorés.

Au-dessus de toi, Vierge rouge et élevée, Dieu te regarde. On dirait que tu ne Le vois pas. Il t'attend. Qui croirait que nous sommes après ta mort ? C'est Son amour même qui te fait monter. Il te recouvre

de Son ombre amoureuse, Il déploie pour toi Ses ailes d'oiseau de nuit. Il te prend avec Lui, dans Ses yeux sensuels. Il est en toi, car tu L'as connu et tu Lui as répondu. Il t'a choisi et tu Lui as dit oui. Sans hésiter. Tu n'as pas réfléchi, c'est pourquoi ça a eu lieu. Tu es la comblée, la pleine, la ronde, le sein même. Tu sais qu'Il est là, tu montes en confiance, tu laisses les nuages en bas.

À Ses côtés, à gauche, un ange tient une couronne, il te la tend. Tu vas devenir Reine. Tu es la désignée, la pointe de la grâce, son sommet.

Nous regardons la multitude des chérubins. Un ange au tambourin, un autre à la flûte. Tu continues ton ascension, les chants savourent l'ouverture de tes bras, tu recueilles les louanges et les acclamations sur ton corps qui se hisse et glisse vers le haut. De cette réunion ailée, s'échappe une ivresse joyeuse à laquelle je ne me sens pas conviée.

Sous toi, étriqués et serrés les uns à côté des autres, des hommes, des apôtres, des prières lancées avec les yeux, des mains tendues se joignent ardemment à ton assomption. Un homme en rouge frôle du bout du doigt l'épais nuage sur lequel tu dances en posture *contraposto*, à l'orientale. Il a l'air de te propulser vers le ciel. Tu t'avances, tu t'élances, ton épais voile bleu se gonfle et t'enveloppe, tombe sur tes hanches légères.

Tous ces hommes sont à tes pieds, on dirait qu'ils signent de leur corps ta gloire.

Mais tes yeux, Vierge rouge, n'ont plus rien d'humain, ils voient déjà les *au-delà*. Sur ton visage chaviré se lit toutes les félicités.

Et je te vois, mon amour, qui n'en finit pas de l'admirer. Tu la manges. Sa robe est un fruit sucré que tu dégustes, son jus a le goût de l'extase. Tu restes devant elle pendant d'interminables minutes, alors que je te veux entièrement à moi – à mon seul regard.

Et je n'existe plus. Tu ne trouves pas les mots, mais ton corps, lui, semble les contenir tous, il forme des phrases au contenu interdit. Tu t'imagines, toi, un de ces chérubins aux fesses pleines et rebondies,

cambré dans son vol, lui sourire. À cette idée tu frétilles d'allégresse, je le vois. Je te regarde de côté. Je te soupçonne d'infidélité et de vouloir la caresser.

J'envisage son corps de femme, je suis du regard ses formes, j'ai l'intuition de sa portée dangereuse ; je devine son envers vénusien. Mes yeux, chère Vierge, ne quittent pas tes chevilles fines, tes pieds nus de danseuse qui s'avancent, si légers.

Tu me dis viens, regarde-la, rapproche-toi. Je ne bouge pas. Ma rage est folle, mon impatience me fait perdre la tête. Je piétine, tu le devines, tandis que cette vierge s'envole. Tu sais que je veux m'en aller, sortir, retourner aux rues glacées.

Tu souris, je te trouve indécent. Tu me rejettes loin, là où je ne peux pas t'atteindre : le lieu de ton désir. Tes mains tremblent à l'idée de la toucher tandis que je tremble à l'idée qu'elle te touche ; mais c'est trop tard.

Je veux repeindre mon corps en rouge.

Soudain, je te hais.

Elle n'en finit pas de monter – quitte, quitte le tableau ! Est-ce vraiment un tableau d'ailleurs ? Ne la regarde pas, elle va t'emporter, t'arracher à moi. Reviens aux promenades, aux plats fumants des restaurants, aux cafés chauds pris de bonne heure, aux caresses entre les cuisses, aux mots codés déposés sur le dos. Tu jouis sous mes yeux d'enfant impressionnée et intimidée par tant d'audace.

J'ai envie de crier sur sa laideur, de fermer ses yeux d'hystérique illuminée, de dissoudre son nuage. Tourne tes yeux sur mon corps de jeune fille ! Regarde mes futurs possibles, envisage-moi comme elle, prie devant moi, demande-moi.

Sortons ! Lâche-la ! avant que je ne m'écroule et ne m'enfonce sans retour dans mes doutes ; elle qui me renvoie si bien à mon inconsistance. Pour t'attendrir je tente une larme puis m'écarte silencieusement de toi, tournant le dos à la belle rouge, furieuse. Je m'aventure près des chapelles, seule enroulée, nouée dans ma colère. Je lève la tête : tout est sinistre.

Je m'attarde un instant à déchiffrer les inscriptions sur les tombeaux. L'un d'entre eux m'arrête : Monteverdi. Deux roses rouge croisées sont déposées sur ta pierre poussiéreuse derrière des barreaux. Je ne connais pas encore ta musique mais ces deux roses me touchent. Quelqu'un pense à toi.

Puis je te retrouve. Tu es toujours devant elle, imperturbable, hypnotisé, brûlé au fer rouge. Je me suis glissée derrière toi, j'observe ta nuque tendue vers elle qui tremble d'un plaisir immobile. Dévore-la, qu'attends-tu ! Tu veux la savoir, connaître cette délicieuse servante, cette juive insoupçonnée, cet éclat sans rayure. Elle a pris ton âme, et je reste sur la touche avec mes larmes d'étudiante.

C'est la première femme avec laquelle tu me trompes, ce sera la seule, mais quelle femme ! L'élue ! Qui d'autre qu'elle ? Existe-t-il au monde et ailleurs, plus redoutable concurrente ?

C'est comme si j'entendais pour la première fois ton cœur battre.

De peur de te perdre, j'ai demandé un jour à Dieu de faire durer notre amour... Sa réponse : la Vierge rouge du Titien.

C'est comme ça que le rire de Dieu danse !

Cette Vierge était une fleur rouge au parfum d'amour dont je repoussais la douceur odoriférante et pure. Je n'étais pas sûre de moi, je n'étais pas sûre d'exister et d'arriver un jour à exister. Des choses devaient bien être possibles, mais lesquelles ? J'habitais le brouillard et j'attendais le vent. Je croyais en ce moment figé de l'être où l'on peut dire : « ça y est ». Je ne me pardonnais pas d'être en devenir.

Vers l'âge de neuf ans, je me préoccupais beaucoup de l'état de Dieu. Lorsque ma mère m'emmenait à la messe et que je la voyais prier – ou plutôt, que je la voyais triste et prier –, je lui disais : « On demande toujours trop à Dieu, mais nous, que faisons-nous pour lui ? » Ma mère me souriait, mais j'étais très sérieuse. Pour moi, on avait abandonné Dieu. On ne savait que l'implorer, « S'il vous plaît mon Dieu... Faites que... Protégez-moi... Exaucez-moi » – sans rien lui donner en retour.

Je le redis : les hommes avaient abandonné Dieu. Là-haut, pensais-je, Il pleure.

S'Il était vivant (ce que je croyais sans penser le contraire possible), alors Il avait besoin d'être sauvé, comme nous. Pour ça je voulais bien me porter volontaire.

Je me sentais désignée pour l'aider ; je pouvais libérer la prière – offrir à Dieu, avant de recevoir de lui –, lui faire un don, le consoler, en commençant par lui demander de ses nouvelles. J'aimais beaucoup cette idée. J'avais peur qu'il se sente seul.

À l'église s'est affirmée mon attirance pour les mouvements contraires. Alors que la synagogue annihilait ma part catholique, l'église révélait immanquablement mon âme juive. Assise et sage, j'observais. J'étais fière de ne pas faire la queue pour avaler l'hostie, j'éprouvais une supériorité irrépressible. J'étais une enfant, mais j'élaborais sans le savoir une attitude qui ne me quitterait plus : je ne piétinerai jamais dans le rang.

À cette époque je n'avais pas encore élu ma religion.

Quand nous sommes sortis de la Basilique des Frari, ce territoire illicite et inhospitalier, tout était rouge, la peinture s'était échappée du tableau.

Augustin m'entraîne, me tire par la manche. À quelques mètres, la Scuola Grande di San Rocco, autre trésor inconnu de moi, glaçant, glacé, désert, habillée de panneaux immenses peints par le Tintoret. Nous entrons. C'est un trou noir voué au culte du Christ, sa triste fin y est représentée à l'étage, comme une acmé horrifiante. Certains y voient sa victoire, je n'y contemplais qu'horreur et larmes, désolation et souffrance. Je ne comprenais rien, ou peut-être qu'au contraire je comprenais beaucoup. J'étais bouleversée. Augustin m'explique la partie de dés aux pieds du Christ, je commence à m'ouvrir.

À côté dans un coin, éclairé par un projecteur et exposé à gauche de la crucifixion du Christ, un fragment de frise du Tintoret exhumé des murs – trois pommes aux pépins noirs comme des trèfles à quatre feuilles, dont on dirait que la dernière touche de peinture vient d’être apposée. Augustin s’exclame alors : « C’est un Cézanne ! Un Cézanne ! » Sa voix résonne et son souffle chaud forme d’immenses volutes de fumée dans l’air. On allait mourir de froid. Pour moi il avait pris un coup de mystique sur la tête. Mais non, il était venu à Venise pour ces trois pommes.

J’ai compris plus tard qu’il avait vu juste. Tu m’initiais à la peinture et je n’étais pas élève à me laisser convaincre facilement. C’était un principe, je devais te résister un peu. Je maintenais bêtement mes positions incultes auxquelles je prêtais une consistance faite, mais sans conviction. Je finis par me laisser conquérir.

Si je ne connaissais pas l’art, j’apprenais vite, je ressentais. La peinture agissait, c’était là la vérité ultime de mon expérience, et si elle agissait, ma conscience agirait en retour. Ce n’est que plusieurs mois après avoir vu ces œuvres, quand nous nous sommes séparés, que je me suis mise à les aimer, donc à les voir.

La Vierge rouge m’avait initiée ; elle m’avait introduite au cœur de mon centre nerveux à la manière d’un rêve. La Madonna del Parto, de Piero della Francesca, découverte l’année suivante allait le confirmer. J’avais dix-neuf ans.

Entre la flamme rouge et la bleue, ma gestation voltigeait vive.

Le solo frappé de piano sur lequel je dansais depuis si longtemps ouvrirait sur un accord parfait et vainqueur ; il me déposerait délicatement sur la route, seule, au seuil des ouvertures.

Quand on les saisit, ou quand elles nous saisissent, elles ont dans un premier temps l’air de se refermer sur nous. Alors s’ouvre un lieu, qui appelle de sa lumière.